

Les Deux Proscrits par J. B. Bayle

Présentation

Ce récit est publié en 1822 (à 50 exemplaires d'après la *Bibliographie de la France*), par l'imprimerie d'Antoine Bailleul, Rue Thibaudote, n° 8 (Bailleul est considéré comme un éditeur proche de la Franc-Maçonnerie), avec cette précision : « Extrait du III^e *Cahier du conteur* ». On repère une mention du second n° du *Cahier du Conteur* en 1784¹, mais sans grande certitude sur la nature de cette publication et sur son identité avec celle de 1822. Une autre publication du même type intitulée le *Conteur*, dirigée par un certain Hubert, exista par ailleurs de manière éphémère entre 1822 et 1824. L'exemplaire des *Deux Proscrits* que nous avons consulté à la BnF et que nous reproduisons ici se trouve relié avec d'autres petits cahiers ou brochures de récits ou nouvelles. Ce manque d'informations précises sur le support éditorial et l'indication d'un faible tirage nous incitent à qualifier le texte de confidentiel, pour ne pas dire de quasi insignifiant en termes littéraires. Il est vrai que le récit présente un certain nombre de défauts stylistiques et de maladresses narratives, liés sans doute à la jeunesse de l'auteur, et pourtant son intérêt est ailleurs, comme la lecture le confirmera.

Sur l'auteur, les informations sont elles aussi parcellaires et présentées ici comme de simples hypothèses. Nous pensons qu'il s'agit d'une œuvre de jeunesse, la seule apparemment, de Jean-Baptiste Bayle-Mouillard, né à Billom (Puy de Dôme), en janvier 1800 et mort à Paris en février 1885. Il fit des études de Droit, fut avocat général à la cour royale de Riom sous la Restauration, publia en 1836 un *Mémoire sur l'emprisonnement pour dettes*, et en 1846 un *Éloge de J. M. Baron de Gérando*, dans lequel notamment il salue la mémoire de Camille Jordan, qui lutta à Lyon contre la Convention et la constitution civile du clergé. En 1846, il est procureur général à la

¹ *Correspondance littéraire secrète*, n° 17, 21 avril 1784, à propos du second numéro du *Cahier du conteur*.

Guadeloupe puis à Douai en 1851, enfin secrétaire général à la Justice et Conseiller d'État. Son épouse Élisabeth-Félicie publia de nombreux ouvrages sous le pseudonyme de M^{me} Celnart (les fameux manuels Roret : sur la parfumerie, la broderie, les jeux de société, la politesse, la piété des demoiselles, mais aussi des nouvelles et de la poésie). La belle carrière juridique de Bayle explique assez facilement l'abandon précoce de tentatives littéraires au demeurant assez communes à l'époque chez les étudiants en Droit.

L'intérêt du texte ici reproduit repose essentiellement sur la situation dramatique qui met en présence un prêtre réfractaire et républicain philosophe lui aussi proscrit. La dualité des proscriptions, bien mise en évidence dès le titre, se résout en un débat philosophique dans la caverne où les deux hommes sont réfugiés, au sein d'une nature marquée par le sublime volcanique de la région. La proscription propose toujours un espace éminemment ambivalent, à la fois effroyable et protecteur (la montagne ou la forêt, comme on le verra plus tard par exemple dans *L'Homme sans nom* de Ballanche, dans *Le Vingt-et-un janvier* de Lamothe-Langon², et jusque dans le *Jocelyn* de Lamartine). La pensée politique qui ressort de ce débat dans la caverne, et de l'issue du sauvetage des parents de la jeune Gabrielle, tient à elle seule dans l'épigraphe : « Le sentiment et la raison portent l'homme à la pratique des vertus que la religion commande ». Belle et optimiste synthèse qui concilie raison philosophique et religion en matière de pensée du bien commun. Chêneville prouve par ses actes que l'homme non religieux peut aussi exercer une vertu quasi native (car l'homme naît bon) et pratiquer l'amour de soi (Chêneville a lu Rousseau), du moins il sait connaître la nature humaine.

Le double portrait du proscrit illustre également une esthétique fortement teintée de pathétique, soit qu'elle présente un prêtre sénile et prêt au sacrifice pour protéger ses ouailles, soit qu'elle figure un proscrit errant, victime des excès d'une révolution que lui-même avait soutenue. La fin tragique de son épouse et de trois de ses enfants fait de lui une sorte de nouvel Œdipe (figure récurrente chez un Ballanche par exemple) et explique la détresse et l'effroi qui sont les siens.

Note éditoriale : nous reproduisons fidèlement d'après l'édition consultée, en conservant la ponctuation et l'orthographe.

Pierre LOUBIER

² *Le 21 janvier ou la Malédiction d'un père*, par Lamothe-Langon, chez Pollet libraire, 1825, t. 2, chap. XVII. La forêt où se terre le conventionnel régicide est un espace inquiétant et quasi fantomatique.

Les Deux Proscrits

par J. B. BAYLE

Le sentiment et la raison portent l'homme
à la pratique des vertus que la religion
commande.

Les étoiles les plus brillantes avaient disparu. Un vent frais, précurseur du soleil, agitait doucement le feuillage ; et quelques teintes de pourpre, se mêlant à l'azur des cieux, commençaient à paraître au-dessus des montagnes escarpées, au pied desquelles l'Allier roule avec fracas ses flots trop souvent grossis par les orages. Chêneville traversait, sans les voir, de riantes campagnes, et ses pas étaient tour à tour hâtés ou ralentis par la crainte. En vain la nature avait réuni sous ses yeux des vignes en fleurs, des vergers fertiles, des moissons jaunissantes, et plus loin des monts couverts de neige : un seul point de l'horizon attirait ses regards. Pâle, tremblant, il épiait avec effroi le moment où le premier rayon du soleil réveillerait la nature.

Quittant à la faveur de la nuit l'asile où la pitié l'avait reçu pour un jour, c'était dans les vastes bois de la Comté qu'il avait le projet de chercher une retraite ; mais, égaré par les ténèbres au milieu d'une contrée inconnue ; à l'approche du jour, il se voyait, avec effroi, dans des lieux habités. Étranger à l'Auvergne par ses vêtements, par son langage, comprenant à peine l'idiôme grossier de ses habitants, un seul mot peut le déceler, le conduire à l'échafaud. Autrefois il eût serré avec joie la main glacée par l'âge, endurcie par le travail, du vieux laboureur allant à la charrue ; il eût souri avec complaisance à l'enfant qu'il aurait rencontré sur sa route : maintenant, il redoute même l'enfance et la vieillesse, et de sinistres pensées font seules battre son cœur.

Tout à coup une jeune fille se montre à ses regards. Elle portait un panier sur sa tête, et le sentier qu'elle suivait en répétant un refrain rustique la conduisait auprès de Chêneville. Le proscrit veut en vain l'éviter : comment se soustraire à sa vue ? Vaincu par la fatigue, par l'aspect d'un danger qu'il ne peut fuir, il se laisse aller sur un rocher, et le bâton sur lequel il s'appuie, échappe à sa main défaillante. Alors Gabrielle était déjà près de lui. « Que Dieu vous aide,

pauvre voyageur ! » lui dit-elle. Chêneville porta lentement vers le ciel un regard douloureux... depuis longtemps cette dernière espérance l'avait abandonné. Cette attitude, ce regard³, révélèrent au cœur de la jeune fille les besoins du proscrit, le danger qu'il courait. – « Pauvre voyageur, reprit-elle, puis-je vous servir ? Les provisions que je porte peuvent-elles vous être utiles ? » – En disant ces mots, elle découvrait son panier, et présentait au fugitif un pain grossier et quelques mets simples, tels que les produit la nature. Chêneville serra la main de sa bienfaitrice, et sa paupière se mouilla de quelques larmes. Celle-ci souriait doucement, tandis qu'il acceptait ses dons avec reconnaissance ; puis, se rapprochant de lui : « Ceux qui voyagent la nuit, dit-elle à voix basse, ont besoin pendant le jour d'une retraite sûre et tranquille. Je ne suis qu'une pauvre fille, cependant je sais distinguer les infortunés qui n'ont pas mérité de l'être. Ils sont nombreux maintenant, mais moins que ceux qui les plaignent. Si vous ne craignez pas de me suivre... » ajouta-t-elle, en joignant ses mains suppliantes. – Le proscrit se leva, reprit son bâton, serra une seconde fois dans ses mains la main de Gabrielle, et tous deux se mirent en route.

Près de là s'élève une masse énorme de basalte dont l'œil mesure avec effroi l'étendue. Un volcan voisin la vomit de ses gouffres en torrens de feu, et la plaine en fut au loin couverte. Bientôt le retrait divisa la matière brûlante en colonne prismatiques : sillonné ensuite par l'Océan, battue par ces marées immenses qui jadis bouleversèrent le monde en le hérissant de montagnes, tourmentée par les glaces de l'hiver et les ardeurs de l'été, elle perdit ses angles, son talus, et forma, du côté de l'Allier, une muraille de six cents toises de long, et de trois cents pieds de hauteur. Produit des eaux et du feu, cet effroyable rocher est tour à tour couvert de glace, assailli par la tempête, ou frappé par la foudre. Mais, surpassant tous ces fléaux, il est lui-même le fléau le plus terrible pour les infortunés qui crurent trouver un asile à ses pieds, et vinrent y placer leurs chaumières. Trop souvent d'énormes éclats de lave détachés par la gelée, par les orages, tombent verticalement sur ces tristes cabanes que respecte en vain le tonnerre. Les débris de celles qui sont détruites préservent seuls celles qui restent encore ; et c'est à l'abri d'un rempart de roches amoncelées sur des murs écroulés, et des masures détruites, que les habitans de la Roche-Noire⁴ traînent leur précaire existence.

³ On pense au regard fixe de Marcus Sextus dans le tableau de Guérin et dans sa description par M^{me} de Staël dans *Delphine*.

⁴ Il existe un village du Puy de Dôme qui se nomme Roche-Noire. L'ancien village, abandonné, se situait en effet au pied de la masse volcanique noire. Il comptait, en 1793,

C'est derrière ces ruines affreuses que Gabrielle conduisit le voyageur. « Il est un peu tard, lui dit-elle : le soleil va paraître ; mais par les nouvelles lois, ce jour est marqué pour le repos, et le laboureur, fatigué des travaux de la décade, dort un peu plus longtemps ». – En disant ces mots elle agitait le linge blanc dont son panier était couvert. À ce signal, descend une longue corde ; elle y suspend le panier, et bientôt il s'élève et disparaît. Chêneville la regardait avec étonnement. « C'est là qu'il nous faut monter », continuait-elle, en lui indiquant du doigt, à cent cinquante pieds au-dessus de sa tête, une tache noirâtre presque invisible sur la muraille basaltique. – Le fugitif mesurait, en frémissant, cet espace où son œil effrayé distinguait à peine quelques inégalités. Son esprit flottait incertain entre le danger qu'il voulait fuir, et le nouveau péril qu'il fallait essayer. S'accrochant des pieds et des mains aux plus légères saillies ; s'aidant des arbustes, des buissons qui croissent çà et là dans les fentes du rocher, elle s'éleva rapidement par ce nouveau chemin, où Chêneville, moins exercé, la suivait avec peine.

Quel fut celui qui, fuyant des campagnes fertiles, se choisit le premier une semblable demeure ? Comment l'effroi ne vint-il pas glacer son cœur, lorsqu'il réussit à s'élever au séjour des orages ? peut-être un noble comte lui refusait-il un coin de terre pour y reposer sa tête, un peu de chaume pour recouvrir une humble cabane ; peut-être voulait-il se dérober aux horreurs des guerres civiles. Ô liberté ! peut-être un de tes amans, désireux d'un asile où, dans un temps d'oppression, il pût t'invoquer sans crainte, et pleurer sur sa patrie malheureuse, emprunta-t-il cette caverne à la nature. Regarde une seconde fois cette aérienne retraite, qui semble destinée à l'aigle des montagnes : cet homme qui cherche à l'atteindre avec tant de peine, est encore un de ceux qui n'obéissent qu'à toi.

Chêneville suivant les traces de son guide, saisissant les rameaux, les inégalités qu'avait saisies Gabrielle, plaçant ses mains où elle avait placé les siennes, appuyant ses pieds où elle avait posé les siens, était déjà parvenu à trente pieds de hauteur. Là, le chemin devint plus facile : des pieux, invisibles de loin, et solidement enfoncés dans les fissures du basalte, formaient une espèce d'échelle tortueuse. Alors il fut aisé de parvenir à cette caverne, que, du bas du rocher, l'œil, trompé par la

271 habitants. L'indispensable Wikipedia nous apprend qu'y vécut Marc-Jean Acharde-Lavort : né le 31 mars 1755, prêtre depuis 1780, il est nommé curé à La Roche-Noire et, refusant de prêter serment à la Constitution civile du clergé, il est alors déclaré réfractaire. Capturé, il est envoyé en déportation en Guyane, le 1^{er} août 1798 sur le bateau « La Bayonnaise » et débarque à Cayenne le 6 octobre suivant. Relégué à Sinnamary, il y meurt de la peste le 3 décembre 1798.

distance, prenait pour un point noir. En entrant, Chêneville aperçut l'être mystérieux auquel étaient destinées les provisions de Gabrielle. L'asile qu'il s'était choisi, sa pâleur, annonçaient assez que l'infortune n'avait pas respecté sa vieillesse ; et cependant la douceur de ses traits, le calme de sa figure, étrangère au mouvement des passions, la sérénité de ses regards, pouvaient faire croire qu'il n'avait jamais connu le malheur.

En l'abordant, la jeune fille lui dit : « Je vous amène un compagnon : vous le consolerez, il soulagera votre vieillesse ; et peut-être tous deux vous serez moins à plaindre. » – Le vieillard regarda quelques momens son hôte en silence ; puis, lui tendant la main : « Puissiez-vous, dit-il, trouver dans cette retraite, sinon le bonheur, au moins le repos. Ici, comme dans la tombe, on est séparé des hommes : pourquoi ne peut-on pas aussi les oublier ! » – Une douce confiance, une sorte de gaité, régnèrent bientôt dans la grotte. Chêneville se réjouissait d'avoir un asile, son nouveau compagnon de partager avec lui sa solitude ; et Gabrielle, jouissant de tout leur bonheur, était encore la plus heureuse.

Elle avait annoncé à ses protégés, qu'en prétextant un voyage chez sa sœur, habitante d'un hameau voisin, elle s'était ménagé le moyen de passer avec eux la journée. Pendant qu'elle faisait les apprêts d'un simple repas, Chêneville examinait sa nouvelle demeure. Elle était vaste, et bien suffisante pour deux personnes. Au-devant, la nature avait taillé dans le rocher une sorte de corniche qui se prolongeait assez loin en forme de sentier. Près de l'ouverture, les vents avaient apporté les semences de plusieurs buissons d'aubépine et de prunier sauvage, à l'abri desquels on pouvait se cacher pendant le jour, sans crainte d'être aperçu ; et des ronces qui croissaient au-dessus de la grotte laissaient retomber leurs tiges en arcades mobiles, et formaient un cintre de verdure.

La journée s'écoulait rapidement, et le soleil lançait déjà des rayons moins enflammés. La conformité de leur sort avait formé promptement une douce union entre les habitans de la caverne, lorsque le vieillard dit à Chêneville :

« N'êtes-vous pas curieux de savoir quelles circonstances ont conduit dans cette retraite un vieillard septuagénaire ? Mon sort a déjà trop d'influence sur le vôtre, pour que je puisse me dispenser de vous le faire connaître : mais souvenez-vous qu'en vous donnant ma confiance, je ne prétends pas me faire un titre à la vôtre. »

« Je suis un de ces hommes dont l'histoire ne commence qu'avec leurs malheurs. La mienne est courte, et les maux que j'ai soufferts sont trop communs pour mériter une grande attention : peut-être même ne devrais-je pas me plaindre, car je fus heureux bien longtemps. Pendant quarante

ans, j'ai été curé d'un pauvre village. Ma petite fortune suffisait à mes besoins, et me permettait quelquefois de faire du bien aux autres : c'était là mon plus grand bonheur ; et dans un pays où l'on fait tant de choses avec un peu d'argent, où le paysan, content du strict nécessaire, ignore la misère tant qu'il a du pain, et ne connaît presque pas d'autre maladie que la vieillesse, il ne m'était pas trop difficile de remplir les devoirs d'un ministère de charité, et d'en connaître toutes les jouissances. Ce calme fut troublé par les premiers orages de la révolution. Les hommes qui voulaient régénérer la France, n'aspiraient sans doute qu'à faire le bien ; mais animés contre les abus, ils crurent en voir partout ; et, pressés qu'ils étaient de tout réformer, ils ébranlèrent la morale, en renversant ce qu'ils appelaient des préjugés. Que de maux devaient résulter de ce premier malheur ! Je les prévoyais, et mon cœur en était déchiré, bientôt une loi m'enjoignit de prêter un serment que m'interdisait une autre autorité. Qu'importe maintenant à l'état le parti que j'ai dû prendre. Je suis rejeté de son sein ! »

« Lorsqu'on eut brisé les autels, où, depuis tant de siècles, toute la France adorait un même Dieu, je me trouvai sans ressource à l'heure où je n'avais plus la force de travailler pour vivre. Négligeant de me grossir un trésor, voyant dans le troupeau dont la religion m'avait fait pasteur, une famille substituée à celle que m'eût donnée la nature, je me hâtais de distribuer mon superflu à mes enfans, et j'avais ainsi passé ma vie sans prévoyance du lendemain, content d'avoir vécu la veille. Lorsque l'adversité, la misère, vinrent affliger ma vieillesse, lorsque je me vis sans pain, sans asile, j'allai demander, sans rougir, du pain à ceux à qui j'en avais donné, un abri à ceux dont j'avais relevé la chaumière. Les infortunés ! ils ne croyaient presque plus au Dieu que j'avais voulu leur faire aimer ; mais ils respectaient, ils chérissaient tous le pasteur qui, tant de fois, l'avait invoqué pour eux. Ils me prodiguaient leurs soins, leurs consolations ; et j'étais fier et joyeux de leur bienfaisance. »

« Le malheur ne devait pas sitôt se lasser de me poursuivre. On savait que ces pauvres paysans aimaient encore leur vieux curé ; on les soupçonnait de lui donner une retraite, et cela suffisait pour faire planer sur eux une défiance toujours pénible et devenue bien dangereuse. Il me fallut les fuir, me dérober en secret à leur hospitalité. J'avais vu quelquefois Gabrielle ; elle me témoignait le plus vif intérêt : je la choisis pour confidente. Elle me promit de me procurer un asile, et me parla de la caverne de la Roche-Noire. Un frère, qu'elle a perdu depuis, monta jusqu'ici, il y a quelques années ; et son récit lui faisait croire que je pourrais l'habiter en sûreté. Je remis mon sort entre ses mains. Sans m'en prévenir, elle employa huit nuits consécutives à placer les pieux que vous avez vus ; s'aidant pour cela de toute l'adresse, de toute la force qu'acquière de bonne heure nos jeunes villageoises, en conduisant leurs troupeaux de chèvres dans les montagnes. La dernière nuit, nous arrivâmes ensemble au pied de la muraille de basalte. Elle plaça encore quelques pieux qu'elle a depuis arra-

chés, et sous la conduite d'une jeune fille, je pus arriver jusqu'ici. C'est à Gabrielle qu'un pauvre vieillard doit sa dernière demeure ; car c'est ici, sans doute, que se fermeront mes paupières. À cette heure, mes regards pourront se porter encore une fois sur le hameau où je fus heureux. Voyez, ajouta le vieux curé, voyez à l'horizon, ce clocher qui s'élève au milieu de ces arbres, et se détache sur l'azur des cieux : c'est là que j'ai passé quarante ans sans ambition et presque sans désir. On m'a ravi maintenant jusqu'à l'humble presbytère dans lequel j'espérais finir de vivre.... Ô mon Dieu ! pourquoi mon dernier jour n'a-t-il pas devancé ce moment ? Pourquoi n'ai-je pas cessé d'exister lorsque j'ai cessé de pouvoir être utile ! »

Le vieillard se tut, et Chêneville lui dit, après un moment de silence :

« On a répété bien souvent que la vue du malheur des autres diminue nos souffrances, en nous encourageant à les supporter. Je sens à présent combien il s'en faut que cette maxime soit toujours vraie. Le sentiment de vos maux augmente celui de ma douleur, au lieu de l'affaiblir ; et je crains bien que vous n'éprouviez la même impression, au récit de ce que j'ai souffert. »

« Dès ma jeunesse, l'amour de la philosophie s'empara de toute mon âme. Dans cet âge des désirs et de l'illusion, je ne formais de vœux que pour le bonheur des hommes et le progrès de leurs connaissances. Plus tard, toute mon ambition fut de pouvoir y contribuer. Épris d'un ardent amour de l'humanité, j'interrogeais tous les livres, je consultais tous les auteurs, pour connaître les moyens de la servir. Déjà j'étais heureux époux, heureux père, et je crus voir le plus beau de mes vœux près de s'accomplir. L'approche de cette révolution qui cause nos malheurs, me fit tressaillir d'espérance. Quelques nuages répandus sur l'horizon, m'inspiraient bien une légère inquiétude : je frémissais quelquefois, en voyant nos assemblées législatives se succéder avec tant de rapidité ; mais me fiant à l'ascendant qu'avait sur moi la vertu, je comptais beaucoup sur celui qu'elle devait avoir sur les autres ; et le nom de quelques hommes de bien suffisait pour me rassurer. Je fus appelé à siéger auprès d'eux. Avec quelle émotion, avec quel sentiment de joie et de terreur, j'entrai pour la première fois dans cette enceinte où l'on fixait le destin d'un grand peuple ! Hélas ! bientôt je n'y vis plus qu'une arène où combattaient les passions. Les partis se succédaient, se détruisaient mutuellement... Je vis proscrire Bailly, Vergniaud, Lanjuinais⁵... Comme eux j'avais défendu la liberté, comme eux je fus proscrit avec elle. Errant d'asile en asile, je fuyais, content de n'avoir à trembler que pour moi. Rien ne devait manquer à

⁵ Jean-Sylvain Bailly refuse de témoigner à charge lors du procès de Marie-Antoinette. Il est guillotiné le 11 novembre 1793 ; Pierre-Victorien Vergniaud est guillotiné le 31 octobre 1793 avec les vingt-et-un autres députés girondins ; Jean-Denis Lanjuinais est déclaré traître à la patrie par la Convention nationale le 28 juillet 1793.

mon malheur... Ma femme, mon fils, deux de mes filles... Je n'ai pas le courage d'achever... Lisez cet écrit et plaignez-moi. »

Il sortit de la grotte, et le curé lut à Gabrielle la dernière lettre de madame de Chêneville.

« C'est demain, mon ami, que ta femme et trois de tes enfans doivent paraître devant le tribunal révolutionnaire. Après demain ils auront cessé d'être. Si l'arrêt s'exécute, mes biens seront confisqués, comme l'ont été déjà les tiens : mon époux, ma dernière fille seront réduits à la misère... De quel œil verrai-je approcher le trépas, entourée d'un peuple égaré, fanatique, insultant jusque sous le fer meurtrier les victimes de ses oppresseurs ! Qu'elle est horrible cette mort, précédée de tant de malédictions ! – Et mes enfans !... À mes yeux, leur sang coulera sur l'échafaud ! J'irai placer ma tête à l'endroit où sera tombée la leur ! Non, cet affreux tableau ne doit point se réaliser. Pardonne-moi, Chêneville, d'avoir devancé l'heure fatale, de m'être soustraite à cet horrible supplice. Quel autre moyen me restait-il pour conserver ma fortune au seul enfant qui doive me survivre, pour épargner aux autres les angoisses de ce dernier moment ?... Ils dorment autour de moi. Ma main tremblante interroge les pulsations de leur cœur : elles se succèdent avec rapidité, mais bientôt... » Un poison soporifique pénètre déjà dans leurs veines. Étouffant dans son cœur la voix de la religion, de la nature, leur mère n'a pas craint de préparer à leur insu, de leur offrir un breuvage homicide ! Seule je suis coupable, seule je serai punie dans l'éternité ! Du moins je ne verrai pas égorger mes enfans ; j'aurai pu leur épargner le sentiment de la mort qui s'avance, l'affreuse attente du coup fatal... Une autre coupe m'est réservée, et je n'ai différé de quelques minutes que pour m'entretenir encore une fois avec toi. Maintenant c'en est fait... Je suis sûre de ne pas leur survivre ; il ne me reste plus à former qu'un seul vœu. Une Romaine se poignarda pour encourager son époux à mourir... Chêneville, ton épouse, en expirant, te recommande sa fille et t'ordonne de vivre. »

Le vieux pasteur leva ses mains au ciel en s'écriant : « Ô mon Dieu ! je te remercie, tu lui as donné le courage d'obéir. » – Ses larmes et celles de Gabrielle coulaient encore lorsqu'ils allèrent rejoindre leur ami. Le malheureux, assis sur un éclat de basalte, répandait des pleurs en silence ; ses regards se fixaient avec égarement sur le nom de sa femme, qu'il avait tracé sur la poussière. Lorsqu'il leva les yeux, il aperçut devant lui le curé qui, posant une main sur son cœur, de l'autre lui montrant les cieus, semblait lui dire : « Là finissent toutes les douleurs. » – « Oh ! si je pouvais l'espérer ! » s'écria Chêneville ; et ses pleurs coulèrent avec plus d'abondance ; l'expression d'un plus affreux désespoir parut sur sa figure, tandis qu'il reportait ses regards sur la terre.

Ces scènes pénibles laissèrent dans tous les cœurs une émotion douloureuse ; une sombre tristesse régna dans la caverne, jusqu'au moment où les ténèbres commencèrent à s'épaissir. Alors Gabrielle quitta les deux infortunés qu'elle avait réunis, pour retourner auprès de ses parens ; mais bientôt elle revint, apportant au bas du rocher ce que l'arrivée de Chêneville avait rendu nécessaire. Celui-ci put sans peine, au moyen de la corde, élever tout jusqu'à lui ; et les deux proscrits, appelant le sommeil, s'efforcèrent d'oublier un moment leurs souffrances.

Depuis ce jour, quoique leurs regrets ne pussent diminuer, ils supportèrent leurs maux avec plus de patience. Chêneville était content de n'avoir plus à défendre avec tant de peine une vie devenue nécessaire à sa fille. Le curé jouissait de pouvoir lui parler de son presbytère, des procès qu'il avait prévenus, des mariages qu'il avait bénis, des malheureux qu'il avait consolés. Unis par l'infortune, leurs cœurs savaient s'entendre, quoique leurs opinions ne fussent pas les mêmes. L'un, fier d'être ministre d'une religion à laquelle les hommes doivent l'Évangile, méditait sa morale sublime, et trouvait dans ses maximes la règle de sa conduite : ou si quelques difficultés embarrassaient son esprit, la foi venait au secours de sa raison ; et sa conscience n'avait jamais douté des mystères impénétrables qu'il devait enseigner aux autres. Chêneville, au contraire, saisissant les rapports qui unissent les êtres, calculant les lois qui régissent les astres, et celles que la nature de l'homme impose aux familles et aux nations, n'apercevait dans l'harmonie du monde qu'une suite de relations nécessaires. Voyant que l'homme n'est instruit que par ses sensations, que ses conjectures ne prennent le caractère de la certitude, que lorsque l'expérience les a confirmées, il ne cherchait rien au-delà du monde visible, et ses raisonnemens s'arrêtaient là où finit la nature. Souvent, de leur retraite élevée, ils admiraient ensemble le pompeux spectacle qui se déployait sous leurs yeux, soit lorsqu'après une pluie salutaire, le soleil réchauffait les moissons de ses feux moins ardens, soit lorsque des nuages éclatans de blancheur, attirés par les montagnes altérées, allaient se briser contre leurs cimes, et roulaient sur leurs flancs noircis en vagues aériennes. — « Oh ! mon ami, s'écriait alors le vieux curé, comment pouvez-vous méconnaître l'auteur de tant de prodiges ? Comment pouvez-vous ne pas les admirer ! » — « J'admire la nature, répondait Chêneville, mais puis-je connaître quelque chose au-delà ? » — « Ainsi, vous ne comptez pour rien ce sentiment intime, cette voix divine qui parle si vivement à mon cœur ? » — « Ce sentiment se dérobe à l'expérience ; et lorsque les sens ne rectifient pas nos jugemens, presque toujours nous imaginons quand nous croyons découvrir. » — « Vous pouvez donc renoncer à l'espoir d'une vie plus

heureuse ! Satisfait de l'existence infortunée qui vous est départie, vous n'attendez aucun dédommagement ? » – « Ah ! sans doute, on est heureux d'avoir cette persuasion. Si je pouvais la partager, combien mes maux seraient faciles à souffrir ! Mais quels raisonnemens pourront jamais me convaincre ? Presque seul, je survivis à tous ceux qui m'étaient chers ; et tandis que je brûle de les revoir, mon inflexible raison ravit à mon cœur cette dernière espérance. »

D'autres fois, tandis qu'ils étudiaient ensemble les devoirs de leurs semblables : « Quelles seront, disait le vénérable ecclésiastique, quelles seront les règles de la morale, si l'on adopte vos doctrines affligeantes ? Quels liens uniront l'homme à l'homme ? Chacun d'eux, séparé des autres par l'intérêt, cherchera des jouissances exclusives : le fort deviendra l'oppressur du faible ; le faible, l'ennemi du fort ; et de tant de sentimens opposés, naîtront des haines interminables. » – « Que je suis loin de craindre d'aussi funestes résultats ! L'amour de soi n'est que l'amour de l'ordre : l'intérêt de l'espèce humaine et sa nature doivent amener la concorde et l'union ; car l'homme, instruit déjà par son organisation à plaindre ceux qui souffrent, ne tarde pas à sentir qu'il a besoin de ses semblables. Ne pouvant acquérir des droits sur les autres qu'en se rendant utile ; pour obtenir des secours, il devient bienfaisant, et d'un échange perpétuel de services nécessaires, naît une bienveillance universelle, source de toutes les vertus. » – « Quoi ! tant d'actions héroïques n'auraient d'autre source que l'amour de soi ?... Est-ce donc par intérêt qu'une jeune fille expose sa vie pour sauver deux inconnus ? » – « En nous sauvant, je sais que Gabrielle n'a point fait ces calculs ; mais croyez-vous qu'elle se soit alors occupée d'un bonheur à venir, d'une récompense future ? Non, sans doute : elle obéissait à son cœur. L'habitude, la nature, l'éducation, la dirigent plus que le raisonnement ; mais les principes sont les mêmes. Mon ami, nos opinions se rapprochent plus que vous ne voulez le croire ; et pour vous comme pour moi, il n'est qu'une seule maxime : fais à autrui le bien que tu voudrais en recevoir. » – « Oh ! mon Dieu, s'écriait alors vieux pasteur, que ta sagesse, est grande et incompréhensible ! Que de moyens divers tu emploies pour conserver ton ouvrage ! Tu donnes des ordres à l'homme ; et lorsqu'il méconnaît les lois saintes, son intérêt l'oblige encore à les suivre. »

C'est ainsi que, malgré des opinions, qui ailleurs eussent causé leur éloignement, deux proscrits, protégés par une pauvre villageoise, menaient une vie paisible, loin des hommes qui les avaient persécutés. Mais le calme de leur retraite devait être cruellement troublé. Un soir Gabrielle monta à la caverne, et se jetant aux pieds de ceux qu'elle avait sauvés : « Ah ! secourez-

moi, » s'écria-t-elle, en répandant un torrent de larmes. — Tous deux se hâtèrent de relever, de consoler leur bienfaitrice. Ils apprirent qu'on avait arrêté son père et sa mère comme *suspects*, ainsi que plusieurs habitans des villages voisins, en les accusant de regretter en secret un culte proscrit. À cette époque, cette qualification, que faisaient donner les motifs les plus frivoles, était un arrêt de mort ; et l'on avait sur-le-champ traîné les victimes à Clermont, dans ces cachots d'où l'on ne sortait que pour mourir. Un paysan était venu déchirer de cette affreuse nouvelle le cœur de Gabrielle. « Dites à ma fille que je ne crains pas la mort, avait dit cette malheureuse mère, en le chargeant de ce triste message ; mais qui viendra me consoler à mon heure dernière ? qui fera descendre sur moi la bénédiction des cieux ? »

Tandis que Chêneville demandait avec empressement le nom de ceux de qui dépendait le sort de ces infortunés, le vieux curé avait pris son bâton.

— « Allons, » dit-il à Gabrielle. — « Où donc, » lui demanda son ami ? — « À Clermont, auprès de sa mère. » — « Que ferez-vous ? » — « Je ne puis la secourir ; mais je peux la consoler, adoucir l'amertume de ses derniers momens. » — « Et les dangers que vous allez courir... » — « Je peux faire encore une fois du bien, et je compterais le peu de jours qui me restent ! »

En disant ces mots, il embrassa Chêneville, lui fit ses adieux, et, guidé par la jeune fille, il se mit en route à la faveur des ténèbres.

Ses forces, affaiblies par les années, étaient loin de répondre à son impatience. En vain il précipitait ses pas mal assurés : ce fut seulement au lever du soleil qu'ils purent arriver à la ville. Dès que Gabrielle et le curé eurent pris un moment de repos dans une auberge, où leurs costumes de paysans ne pouvaient attirer l'attention, ils se rendirent ensemble à cette prison, objet de leur voyage. Hélas ! leur unique espoir allait être détruit. — « Pouvons-nous voir, demanda Gabrielle au concierge, les paysans de la Roche-Noire, qu'avant-hier on conduisit ici ? » — « On ne voit plus, répliqua brusquement celui-ci, ceux dont la sentence est prononcée. » — « Quoi ! seraient-ils déjà condamnés ? » — « À mort, et l'arrêt s'exécute aujourd'hui. » — « Oh ! je vous en conjure, que je puisse les voir encore une fois, » dit Gabrielle d'une voix mourante. — « Cela m'est impossible, » répondit le geôlier. — L'infortunée se laissa tomber sans mouvement dans les bras du vieux curé, qui fondait en larmes. Le concierge les regarda quelques momens en silence, puis il leur dit à voix basse : « Pauvres malheureux ! retirez-vous : il est dangereux de pleurer ici. » — Ainsi, la pitié, que ne connaissaient plus les juges, n'était pas encore tout-à-fait étrangère aux exécuteurs de leurs ordres sanguinaires. Mais quel que fût le danger, Gabrielle et son ami ne purent se résoudre à s'éloigner. Ils erraient tristement autour de cette enceinte redoutable ; et, les yeux fixés sur d'étroites

fenêtres, ils semblaient vouloir pénétrer l'obscurité des cachots. Cependant l'heure approchait : déjà la foule commençait à se presser autour de l'échafaud. En vain le vieillard avait exhorté Gabrielle à fuir cet horrible spectacle. Ranimée par son désespoir, elle avait, disait-elle, le courage de voir ses parens pour la dernière fois, de soutenir leur dernier regard. Tous deux allèrent se placer au coin d'une rue, dans laquelle devaient passer les condamnés. La terreur l'avait rendue presque déserte, et ceux qui brûlaient de voir répandre le sang, s'étaient rapprochés davantage du lieu du sacrifice. Le pasteur, le front incliné, pria en silence pour ceux qui allaient mourir ; tandis que Gabrielle, pâle, couverte d'une sueur glacée, fixait des regards égarés sur l'endroit où devait paraître dans quelques instans le tombereau fatal. Il s'avance... l'infortunée compte, examine en frémissant les victimes, et tombe sans connaissance... ses parens ne s'y trouvaient point. Son vieux conducteur s'en aperçoit comme elle ; mais les malheureux que l'on traîne à la mort ne sont-ils pas également ses frères ? L'un d'eux connaissait le curé : il le voit, avertit ses compagnons ; et tous inclinent la tête, tandis que le pasteur, les yeux levés au ciel et la main étendue vers eux, bénit leurs derniers momens. Bientôt ils eurent cessé de vivre... La foule s'écoulait en silence : mais le vieux curé, insensible à ce qui se passait autour de lui, accablé par tant d'émotions diverses, restait immobile à la même place. — « Suivez-moi, » lui dit une voix bien connue. — Ces mots le rappellent à lui ; il se retourne, et voit à ses côtés Chêneville. Il s'étonne, il demande ce qu'est devenue Gabrielle. — « Elle était évanouie à vos pieds, je l'ai rappelée à elle : maintenant elle est auprès de ses parens. » — « Quoi donc ! seraient-ils libres ? » — « Ils sont sauvés. » — « Comment !... » — « Hâtons-nous de les rejoindre, et regagnons notre asile. »

Bientôt ils furent auprès d'eux. Aux transports de Gabrielle, aux remerciemens de ses parens, le curé connut sans peine quelle main avait détourné le coup qui les menaçait. — « Vous ne me devez rien, disait Chêneville, pour arrêter les témoignages de leur reconnaissance ; je n'ai fait que mon devoir : votre fille avait sauvé ma vie, c'était à moi de lui rendre ses parens. »

Ils ne tardèrent pas à se mettre tous ensemble en route pour la Roche-Noire, et, dès la nuit suivante, les deux proscrits regagnèrent leur retraite. Là, le curé désira savoir comment son ami, poursuivi, condamné, avait pu sauver les parens de sa bienfaitrice ; tandis qu'il était forcé de chercher pour lui-même un asile au milieu des rochers. — « Pour obtenir un heureux résultat, répondit Chêneville, les moyens que fournissent la religion et la nature, étaient insuffisans. Je sentis, en vous voyant partir, que tous les efforts de votre zèle pourraient à peine adoucir l'amertume d'un malheur inévitable ; mais la philosophie m'indiquait une autre ressource. Instruit

que dans les hommes cruels auxquels je devais m'adresser, l'amour de soi se confond avec l'amour des richesses, j'ai mis leur intérêt à faire le bien ; et l'or, source de tant de maux, a servi dans mes mains à prévenir un crime. » – Le curé fut seul instruit de ce mystère : le père et la mère de Gabrielle ignorèrent toujours par quels moyens on avait pu les soustraire au trépas ; mais qu'importait à leur cœur de pénétrer ce mystère ? Chêneville avait exposé sa vie pour conserver la leur : fallait-il quelque chose de plus à leur reconnaissance ? Pouvaient-ils trop bénir ce respectable pasteur, qui, dans son ardeur de bien faire, exposait si volontiers les restes d'une vie languissante, pour aller consoler de sa présence les derniers regards d'un mourant. « Hélas ! disaient-ils, peut-être ne doit-il pas jouir long-temps de sa vertu. L'insalubrité de sa retraite, l'inclémence des saisons, le fardeau pesant du malheur : tout se réunit pour avancer le terme de sa débile existence. »

Tout à coup on apprend la chute des hommes qui désolaient la France : ils tombent, et l'on conçoit l'espérance d'un plus heureux avenir. Alors le vieux curé sembla ranimé par le sentiment du bonheur commun : sa santé se raffermir, et ses forces reparaissent à mesure que le calme se rétablissait dans sa patrie. « Prenez courage, lui disait Chêneville, Lanjuinais vit encore ; il ne tardera pas sans doute à reparaître à cette tribune qui tant de fois fut témoin de ses glorieux efforts : bientôt, au nom de la philosophie, il pourra réclamer la liberté des cultes, et vous rentrerez dans votre presbytère. En attendant, quittons cette caverne ; il nous est facile maintenant de trouver une autre demeure. » – Au moyen de quelques arrangements, l'habitation de Gabrielle leur offrit tout ce qu'ils pouvaient désirer.

Lorsque Chêneville vit son vieil ami dans cette retraite sûre et commode, il sentit le besoin de rejoindre sa fille. « Je vais revoir, dit-il en partant, le seul enfant qui me reste ; je vais pleurer auprès de son berceau tous ceux que j'ai perdus ; mais j'espère avant peu revenir auprès de vous. » – « Si vous désirez nous retrouver tous, dit le pasteur, ne différez pas trop long-temps. La tâche que m'avait imposée la Providence est remplie, et bientôt ma vie entière ne sera plus qu'un souvenir. Pour vous, votre carrière est loin d'être finie : de plus hautes destinées vous appellent, et vous pourrez travailler encore au bonheur de vos semblables. Alors rappelez-vous le pauvre prêtre qui, tout en reconnaissant que des voies différentes mènent au même but, ne désirait pas moins vous voir adopter cette croyance : que l'adoration du Créateur est la source la plus pure des actes d'humanité. »

FIN